

La poule

« Je suis une poule, dit Monsieur. Évidemment, je n'ai pas toujours été ainsi, on ne naît pas poule... mais homme ! Seulement, qui le reste ? Certains de mes amis prétendent que je le suis encore :

— Homme ! disent-ils, à part entière, sans plume ni bec !

En réalité, ils ont peur...

— Poule ? Poule mouillée oui ! s'exclame ma femme ; et ton fils, tu y penses un peu ?

Mon fils... qui fête aujourd'hui ses cinq ans, dit Monsieur, et qui ce matin m'a surpris accroupi sur une chaise : poule, qui bat des coudes, qui fait cot cot...

Que ma femme n'y entende rien à mes histoires de poule, je le conçois, dit-il, mais mes amis, ils ne l'ont peut-être pas remarqué, mais je vais beaucoup mieux depuis que je suis une poule ; les choses sont tellement plus simples : une chaise n'est plus forcément une chaise, mais un arbre, un perchoir... selon mon humeur, car la réalité est *dans* la réalité, à chacun de la trouver, de trouver *sa* réalité. Moi je suis une poule mariée à une

femme dont le fils aujourd'hui fête ses cinq ans. Voilà *ma* réalité. Jusqu'alors je vivais dans *la* réalité, ce qui est tout aussi crétin que de vivre dans un vêtement trop grand ou trop étriqué pour soi. Vivre dans *la* réalité c'est en quelque sorte vivre sans se soucier de la taille — une chance sur mille de tomber juste — c'est prendre les choses comme elles viennent, or elles viennent mal, vous viennent en pleine figure ; le sachant, j'estime que c'était mon devoir de père de mettre en garde mon fils :

— Approche un peu fiston... au départ, vois-tu, nous sommes des hommes, tous, c'est normal, on naît comme ça, *in-di-ffé-ren-ciés*..., seulement au bout d'un moment nous changeons, certains d'entre nous deviennent des *poules*, d'autres des *voitures*, certains deviennent même des *révolvers*, ça dépend de chacun... disons qu'un jour ou l'autre l'homme que nous sommes devenus commence à nous faire mal ; eh bien cette douleur, vois-tu, c'est le signe qu'il est temps de changer !...

Quand j'ai annoncé à ma femme mon intention de sauver mon fils, elle s'est effondrée :

— Tu veux le bousiller ou quoi ! »

La chèvre de M. Seguin

Monsieur se souvient avoir lu pour la première fois l'histoire de *La chèvre de M. Seguin* à son fils le soir de ses cinq ans. À la fin, l'enfant fut bien sûr triste de voir la petite chèvre dévorée par le loup. Monsieur le prit donc dans ses bras et lui relut l'histoire en mettant l'accent sur la belle journée qu'elle venait de passer « là-haut, tout là-haut, dans la montagne, où rien ne l'empêchait de gambader, de brouter à sa guise... cette herbe savoureuse, fine, dentelée, bien autre chose que ce vulgaire gazon ! dit-il, désignant sur l'illustration l'herbe pâle de l'enclos, puis la minuscule étable : « Que c'est petit... minable ! comment ai-je pu tenir là-dedans ? » enchaîna-t-il, imitant la voix de Blanquette. Mais comme l'enfant ne semblait toujours pas convaincu, il insista sur la fin valeureuse de la chevrette — qui plus de dix fois força le loup à reculer pour reprendre haleine, et qui pendant chaque trêve allait encore cueillir quelque savoureux brin d'herbe avant de retourner au combat... et cela jusqu'à l'aube, comme la Renaude, et peut-être même mieux que la Renaude !

— C'est vrai, acquiesça l'enfant, mais à la fin le loup l'a tout de même mangée !

— Et alors ! lui dit Monsieur, c'est normal... la vie nous mange fiston, vivre c'est être mangé par la vie !

— La vie, balbutia-t-il, un loup ?

— Eh bien, qu'est-ce que tu t'imaginais !

Puis après un bref silence, il reprit :

— Il ne faut pas en avoir peur, au contraire, il faut prendre les devants, affronter le loup, sachant que sur ton chemin tu rencontreras de nombreux M. Seguin qui essaieront de t'en empêcher, de te dissuader, t'enseigneront la peur du loup ; leur propre peur en réalité, leur peur de la vie ! Des pleutres, voilà ce qu'ils sont ! Il ne faudra pas les écouter, car c'est Renaude qui a raison, c'est Blanquette... mais peut-être que M. Daudet lui-même ne le savait pas, peut-être n'a-t-il en effet jamais saisi le sens de ce qu'il écrivait..., peut-être voulait-il simplement faire peur aux enfants ! » conclut-il.

Puis il éteignit la lumière.

Son fils s'endormit presque aussitôt ; rêva de Blanquette, d'évasion, et lorsque le loup enfin surgit, il s'éveilla en sursaut puis appela au secours son père qui, posté derrière la porte de la chambre, n'intervint pas :

« Je laissai la Vie le dévorer... dévorer mon fils, se souvient Monsieur, exactement comme mon père agit naguère avec moi. »

Des cailloux blancs comme des os

Monsieur ne communique plus aujourd'hui avec son père en tant que fils, mais à travers le père qu'il est lui-même devenu. « C'est sans doute ce qui m'a poussé à devenir père, dit-il, le pressentiment qu'un jour je n'aurai plus accès à lui qu'à travers ma propre paternité. On ne fait pas des enfants pour fuir nos parents, on les fait au contraire pour retrouver le chemin de notre enfance, on les *sème* derrière soi, comme les cailloux du Petit Poucet ». Conte qui, avec celui de Daudet, a toujours fasciné Monsieur. Le soir où son père lui lut pour la première fois cette histoire, il rêva que ces petits cailloux blancs étaient en réalité des os : les restes des enfants dévorés par leurs parents. « Mais voyons, lui dit son père, on ne mange pas ses propres enfants ! » Monsieur est aujourd'hui encore persuadé du contraire : « J'ai été dévoré par mon père », dit-il, plongé dans ses souvenirs, une forêt de souvenirs, sombre, froide, où il finit par se perdre ; aperçoit soudain un petit caillou blanc, puis deux, trois... se met à les suivre, se retrouve bientôt face une mystérieuse petite chaumière. Il pousse la porte ;

rien, personne. Il hésite alors un instant puis, dans l'obscurité, gravit l'escalier qui mène au grenier, y découvre deux amants, nus, charmants, mais ce qu'ils font est dégueulasse :

« Ils s'efforcent de m'enfanter ! » dit Monsieur.

L'un des amants se redresse alors brusquement et lui ordonne de quitter la pièce sur-le-champ.

« Tu n'es pas encore né ! » lui explique-t-il.

Inexistant, Monsieur ne comprend pas ce qu'on lui dit. Il continue donc de s'approcher, aperçoit un livre sur le plancher. Il s'assoit et se met à le feuilleter. Il ne sait pas encore lire mais il est déjà fasciné par les images, plus particulièrement celles où apparaissent ces petits cailloux blancs...

Chaque naissance est un rêve

En réalité, Monsieur n'a pas été conçu dans un lit, mais au bord de la mer — révélation que lui fit un jour son père sur son lit d'hôpital, son père à l'agonie : « J'étais si jeune fiston, je ne savais plus ce que je faisais... le soleil brillait, la mer scintillait, mon sperme soudain s'est mêlé à l'écume des vagues, où se baignait une inconnue : ta mère, que j'ai ainsi fécondée sans même m'en rendre compte ; en somme, tu es le fils de la mer ! » conclut-il dans un dernier souffle. Monsieur quitta aussitôt la chambre, croisa une infirmière dans le couloir, se demanda soudain ce qu'il faisait là, face à cette inconnue, nue sous sa blouse probablement, blouse dont la blancheur tout d'un coup se confondit avec celle des murs... avec le scintillement de la mer. Il la salua puis se dirigea vers la sortie, pressé de prendre l'air, d'atteindre la mer, mais la mer était loin, toujours plus loin...

Il marcha ainsi pendant des heures, se retrouva finalement sur la plage, ne fut pas surpris d'y retrouver l'infirmière, qui en l'apercevant lui sourit.

Il s'aperçut aussitôt que ce sourire l'éloignait de la mort de son père...

Il l'oubliait en vérité.

« Voilà ce que font les gens sur les plages, songea-t-il, ils oublient leurs morts ! »

« La mort est une marée », lui expliqua alors tendrement l'infirmière ; puis elle étala sa serviette sur le sable et l'invita à s'allonger à ses côtés. Il s'endormit sur-le-champ, rêva de son père, de sa mère... de sa mère et son père se baignant dans la mer, il y a longtemps, très longtemps.

« Bien avant ma naissance, se souvient-il, le soleil brillait, la mer scintillait, mais soudain, soudain je me suis réveillé en sursaut : la marée était haute et la mort me léchait les pieds ! »